

UN ENFANT DISPARAÎT

J'AI DOUZE ANS. Nous habitons le petit bourg de Rêu, ma mère et moi. On y trouve encore un quartier de maisons anciennes, toutes construites sur le même modèle : un bâtiment central soutenu par des colonnes de bois noir poli, quelques arbres fruitiers dans la cour et un grand jardin entouré d'un muret souvent envahi d'une mousse verte. De l'autre côté du chemin de fer s'étend le nouveau quartier composé de maisons récentes, construites sur un terrain vague qui servait, à l'époque de la résistance anticoloniale, de dépôt de briques cassées. Ces bâtisses, de hauteur inégale, généralement sur deux étages, arborent des balcons faits d'entrelacs de fleurs en fer forgé. Dans ce quartier, on trouve des magasins vendant de tout : vêtements, tissus, conserves, épices...

Le long du chemin de fer, entre les deux quartiers, s'étale un vaste espace réservé au marché. Un poteau en bois, déployant le sempiternel drapeau rouge, en surplombe l'entrée. Chaque année, avant la fête des génies Tao*, le gardien municipal remplace le

* Génies Tao : dans la croyance populaire, les génies Tao sont les protecteurs de la maison. *(Toutes les notes sont du traducteur).*

tissu complètement passé par un neuf, d'un rouge pimpant. Dès lors, les villageois redeviennent tout guillerets à la vue de ce symbole annonçant la prospérité d'une nouvelle année.

La gare jouxte la place du marché. Chaque jour, les trains circulent au milieu d'une foule animée. Dans les trains, les gens sortent la tête par la fenêtre pour regarder en bas, et sur le marché les gens lèvent les yeux vers ce drôle de serpent d'acier haletant, traînant derrière lui une longue fumée cotonneuse.

À environ un kilomètre en amont du bourg coule une petite rivière. Nous l'appelons la Verte car son eau est d'un vert tendre. Les voiles des embarcations, gonflées par la brise, y glissent dans les deux sens, telles des ailes de papillons. Les jours sans vent, les bateliers descendent à terre pour haler leur barque avec des cordes. Des gamins, debout dans les bateaux, regardent la rive de leurs yeux ronds. De temps à autre, un batelier vocalise un refrain, impromptu, d'une voix grave.

Au milieu de la Verte émergent deux monticules de terre. Nous les surnommons les îles aux fleurs jaunes car il y pousse une quantité de streblus*. Les fruits mûrs jaunissent, envahissent le feuillage des arbres, et c'est comme si on les avait recouverts d'or. Là se trouve la cachette de notre trésor secret. Il y a aussi quelques vieux temples dédiés aux génies. Malgré leur état délabré, ils peuvent encore à l'occasion abriter un voyageur pour une nuit. Les villageois viennent parfois y déposer leurs

* Streblus : arbre de la famille des moraceae du Nord-Viêt Nam.

offrandes. Une senteur d'encens plane alors sur toute la Verte, qui semble provenir des fleurs.

Nous sommes au début du printemps. Finis les gâteaux du Têt, mais dans chaque cuisine, des petites tourtes de la mi-lune* attendent, sagement rangées dans des paniers. La place du marché est alors particulièrement animée. À cette période, des vendeurs de friandises itinérants arrivent sur la place pour essayer de voler quelques portefeuilles aux badauds et aux pèlerins de passage.

La troupe du cirque, bien connue des gamins, a installé ses quartiers à l'entrée du marché. Une roulotte siège au milieu de la terre-plein. Le vieux cheval roux, les pattes blanchies par la poussière, mâchouille tranquillement son herbe, la tête enfouie dans son panier, la queue fouettant l'air pour chasser les mouches. Pas très loin, la piste, recouverte de sable, est déjà délimitée par quatre piquets que relie une cordelette. Le patron du cirque, un petit homme avec une grosse tête enflée, la peau sombre, les yeux brillants, fait des numéros de cracheur de feu, d'avaleur de sabres et de funambule. Ensuite, les yeux bandés, il lance des couteaux vers son épouse adossée à une planche de bois. Cette dernière, peau noire, tête haute, l'air farouche et courageux, suscite l'admiration de tous les spectateurs. D'un calme olympien, elle fixe les lames étincelantes qui volent vers elle, pendant que le public hurle de frayeur. Après ce numéro, l'homme

* Mi-lune : marque le milieu des fêtes du Têt, qui se déroulent pendant un mois lunaire.

enlève son bandeau pour saluer l'assemblée, puis fait un signe de la main. Deux singes juchés sur un vélo entrent en scène, habillés de shorts rouges, tee-shirts jaunes, casquettes noires. L'un pédale, l'autre se tient aux épaules de son camarade. Après quelques tours de piste, l'un d'eux saute à terre, enlève sa casquette pour quémander de l'argent, tandis que son compagnon attend, les pattes posées crânement sur le guidon. La casquette remplie de monnaie, le singe court vers son maître qui le récompense d'une poignée de cacahuètes et salue le public. Ensuite le maître se retire pour préparer la séance suivante.

Depuis l'avant-veille, bien qu'il y ait cinq représentations par jour, les spectateurs sont toujours aussi nombreux. Dans le public, un homme étrange apparaît. Il ne ressemble à personne d'ici ni des villages environnants, ni même aux pèlerins qui vont à la pagode. Tout de noir vêtu, comme les Nung*, chemise à longs pans avec boutons tressés, pantalon large, il porte en bandoulière un sac de toile, comme les vieux apothicaires chinois qu'on voit les jours de marché. Un chapeau en cuir, sale, le visage long et grêlé, des grandes mains puissantes, des yeux perçants sous des sourcils sombres. Il se tient à la périphérie, derrière tous les badauds, si absorbés par les drôleries des singes qu'aucun ne le remarque. Son cou découvert, rouge, laisse apercevoir une pomme d'Adam nerveuse. Ses yeux brillent,

* Nung : tribu de montagnards du Nord-Viêtname.

semblant fouiller la troupe de gamins agglutinés autour de la scène. Soudain, il a disparu.

À la nuit tombée, la troupe du cirque range le matériel dans la charrette. Les singes rentrent dans leur cage. Le cheval harnaché, l'attelage reprend la route. Je cours avec mes amis derrière la roulotte, nous nous enfonçons dans la poussière chargée de l'odeur du cheval. Quand l'équipage disparaît derrière le virage, je rentre chez moi.

Les lampadaires du bourg s'allument. Devant le commissariat de police, un attroupement s'est formé.

– Le gamin a disparu !... Quel malheur...

– Quoi ? Qui a disparu ?

– Le fils du chef Càn.

– Lequel ?

– Le dernier, je ne connais pas son nom.

– Ah ! Le petit Dung, le maigrichon, le tout noir, non ?

– Oui, peut-être.

– C'est le plus sage de la famille. Son père doit être fou.

– Ouais... C'est pas sûr. Il n'y a que l'argent qui puisse rendre le chef Càn fou.

– Vous êtes médisante !

– Attendez, vous verrez bien...

Un officier de police sort sur le parvis :

– Rentrez chez vous ! Nous vous informerons de la suite des événements en temps utile.